

La clé du développement : l'éducation pour les filles et les garçons

SÉRIE PORTRAITS

Enseignant de formation, Ali Abdoulaye est depuis 1998 coordinateur de l'ONG VIE Kande ni Bayra, point focal du projet FAO-Dimitra au Sahel. Son travail en milieu rural a développé chez lui un intérêt particulier pour les actions de développement et les questions liées au genre.

Pourriez-vous nous décrire votre parcours professionnel ?

Après des études à l'école normale de Dosso, j'ai débuté comme enseignant en milieu rural, d'abord comme instituteur et puis très rapidement, directeur d'école. C'est là que j'ai commencé à côtoyer des ONG de développement. Cela m'a encouragé à introduire une requête pour le forage de six puits et la plantation d'un verger scolaire pour soutenir l'achat de petits matériels et équipements pour l'école. De là est parti mon engagement dans les actions de développement et la création, avec d'autres enseignants, de l'ONG Volontaires pour l'Intégration Educative, VIE Kande ni Bayra, qui veut dire « porte ton savoir ».

Quels sont vos principaux domaines d'activité ?

Notre activité principale, c'est l'éducation de base. Permettre aux enfants d'aller à l'école. Et offrir une alternative éducative à ceux qui ne peuvent pas s'inscrire dans le système classique. C'est le cas, par exemple, des actions d'alphabétisation que nous menons. L'objectif est de combattre l'illettrisme et l'ignorance qui

sont les facteurs clés qui accentuent la pauvreté dans les communautés de base. Nous sommes avant tout des enseignants et c'est dans le domaine de l'éducation que nous pouvons mettre à disposition notre expertise et notre expérience.

Notre objectif est donc de faire de l'éducation, une éducation intégrée qui vient en appui aux activités de développement, pour leur donner plus de chances de réussite.

Avec nos divers partenaires, dont Dimitra, nous avons pu étendre et développer notre champ d'action à la situation des femmes dans la communauté, surtout en matière d'éducation et d'alphabétisation.

En parlant de Dimitra, vous abordez la question du genre. Avez-vous des activités dans ce domaine ?

Nous sommes le point focal de Dimitra au Sahel, couvrant le Tchad, le Bénin, le Togo, le Niger et le Mali. Nous sommes chargés de collecter auprès des hommes, des femmes elles-mêmes et des institutions, toutes les informations qui crédibilisent, mettent en valeur et rendent visible la force des femmes dans le développement rural. Pour réaliser cette mission, nous avons bénéficié de formations sur le genre, pour comprendre ce que cela signifie. Ce que nous avons surtout appris, c'est l'importance des outils à mettre en place pour l'autonomisation des femmes et de l'implication des hommes dans les activités.

Qu'est-ce qui vous a amené à travailler dans le domaine du genre ?

Lors de la création de l'ONG VIE, nous avons décidé de porter une attention particulière à la population la plus touchée par la pauvreté et l'insécurité alimentaire, à savoir celle se trouvant en milieu rural. Et dans ces zones, le constat est que les femmes sont toujours en première ligne pour lutter et relever les défis de l'agriculture et de la pauvreté, en matière d'économie, d'éducation, de santé, d'organisation sociale, etc.

Pour donner plus d'impact et d'efficacité à nos actions sur le terrain, il était donc logique de collaborer avec les femmes. Ceci n'est pas en soi difficile, dès lors qu'on est conscient de la dimension genre. Et que les uns et les autres acceptent les interactions professionnelles et humaines.

Dans votre environnement culturel et familial, est-ce facile pour un homme d'aborder les questions de genre ? Avez-vous rencontré des résistances ?

Nous avons rencontré beaucoup de résistances. Surtout de la part de ceux qui défendent leurs privilèges. Ceux-là sont forcément opposés à toute initiative pour un changement positif dans le statut des femmes dans la société.

Nous avons aussi affronté des résistances fondées sur des interprétations erronées de certains principes religieux et sur la méconnaissance des textes [religieux] par les femmes. Il y a aussi d'autres résistances dues tout simplement au manque de confiance en soi chez les femmes en milieu rural, qui ont une lourde charge de travail et peu de temps pour la réflexion et la contribution au devenir de la communauté.

Comment expliquer la dimension genre à ceux qui ne savent pas ce que c'est ?

En tant qu'acteurs du développement, il nous est arrivé, au début de nos activités, de croire que la seule présence des femmes aux réunions suffisait pour dire que la dimension genre était respectée. Jusqu'à ce qu'on comprenne qu'elles devaient non seulement prendre la parole comme les hommes, mais aussi participer aux délibérations et aux prises de décisions sur toutes les questions qui concernent la communauté.

Et nous avons compris que pour introduire la notion de genre en milieu rural, il fallait identifier les freins, les difficultés, comprendre dans quels domaines et dans quelles activités il y avait le plus d'inégalités liées au genre, dans les foyers, au sein de la communauté. Au niveau des décisions, il fallait aussi appréhender les champs de prise de décision, le contrôle des responsabilités ou la répartition des tâches au sein des ménages.

Quand on pousse la réflexion, les gens se rendent compte et avouent l'existence d'inégalités. De cet aveu peut naître le désir de changement et la recherche de solutions endogènes. Les acteurs du développement peuvent intervenir dans la recherche de solutions durables et transposables du niveau local au niveau régional ou national.



© Blaine Najros



© Yannick De Nol

Avez-vous des exemples d'expériences que vous avez partagées grâce au réseau Dimitra ?

J'aime citer comme exemple d'expérience partagée, un atelier organisé par Dimitra à Mbour, au Sénégal, en juin 2008, sur l'accès à la terre. Les travaux de cet atelier nous ont permis de prendre connaissance d'actions initiées par le Réseau National des Femmes Rurales du Sénégal. Les conclusions et recommandations de cette rencontre internationale nous ont inspirés dans les actions avec nos organisations de base. Nous avons traduit dans nos langues nationales et adapté des documents reprenant des expériences réalisées au Sénégal, avec des femmes vivant dans des zones rurales.

Ce qu'il faut souligner, c'est que nous avons réussi à coupler cette initiative avec une autre expérience de Dimitra, celle des clubs d'écoute. Véritables outils d'information et forums de discussions, ces clubs d'écoute ont permis, au niveau local, de faire avancer le débat sur l'accès des femmes à la terre. Différentes pistes et stratégies ont été débattues par le canal de ces clubs d'écoute. Les discussions ont aidé notamment les femmes de Banizoumbou à se constituer en groupement et, soutenues par le chef et plusieurs hommes du village, à négocier avec les propriétaires terriens le prêt d'un terrain fertile pour 99 ans. Si elles arrivent à exploiter ces terres de façon rentable, une grande partie d'entre elles pourra sortir de la pauvreté, racheter les terres et renforcer leur position dans la communauté. Voilà une action qui, à ce stade, donne grande satisfaction.

On peut dire que la mise en œuvre de cette initiative découle de la volonté et du dynamisme de ces femmes, mais que la démarche a été, en grande partie, inspirée par des expériences d'autres partenaires du réseau Dimitra.

Comment voyez-vous l'avenir des femmes, elles dont on dit qu'elles sont le socle de la société et le pilier de l'économie ?

Ce n'est pas faux, vu le rôle qu'elles jouent, surtout dans nos sociétés africaines. Les femmes ont le potentiel nécessaire pour atteindre par elles-mêmes l'équilibre et l'équité. Les observations faites dans les villages où le travail a été bien fait, montrent que l'équité hommes/femmes est possible. Et ce qui se fait à ce niveau-là peut être étendu sur une plus grande échelle. Au niveau mondial, au niveau des gouvernements, les choses bougent aussi, avec l'adoption de textes et de résolutions en faveur de l'égalité hommes-femmes, ce qui encourage à persévérer.

Quelles satisfactions tirez-vous de votre engagement personnel dans ce domaine ?

Ma plus grande satisfaction, c'est d'être plus conscient du genre, dans mes activités professionnelles ou dans la vie courante. C'est devenu presque un réflexe.

Ma satisfaction est encore plus grande quand je visite certains villages et que je constate les énormes progrès réalisés en cinq ans à peine. Des progrès dans la prise de parole des femmes lors des réunions villageoises, une plus grande présence dans la prise de décisions, sur toutes les questions liées à la vie de la communauté.

En milieu rural, les femmes assument de plus en plus de responsabilités dans la gestion des activités, sans avoir besoin de l'intervention des hommes. C'est le cas dans un de nos villages phare, Gassedra. Le groupement des femmes du village a reçu du Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) un moulin multifonctionnel de transformation. Elles ont refusé toute intervention des hommes, dans la gestion et même dans les réparations

“ Ma plus grande satisfaction, c'est d'être plus conscient du genre, dans mes activités professionnelles ou dans la vie courante. C'est devenu presque un réflexe. ”

techniques. La réussite est telle que le plan de gestion défini devrait faciliter l'acquisition d'un nouveau moulin et la poursuite de l'activité (voir article page 10). Personnellement, quand je vois ce qui a été fait depuis trente ans que je fréquente ces villages, je me dis que dans dix ans, beaucoup de choses pourront encore évoluer positivement.

Avec votre expérience, quel conseil donneriez-vous à des lecteurs ou lectrices du bulletin Dimitra qui voudraient s'engager dans la promotion du genre ?

Le premier conseil c'est d'abord de... s'engager. De comprendre et intégrer profondément la notion de genre. Les personnes qui souhaitent travailler dans ce domaine devront veiller à adopter une approche participative dans les actions à entreprendre, surtout en milieu rural. Surtout, éviter de se présenter avec des idées toutes faites, laisser place au génie créateur des femmes, et privilégier les solutions endogènes.

*** Pour contacter Ali Abdoulaye:**

ONG-VIE Kande Ni Bayra
BP 349 – Niamey, Niger
Tél : +227-20-752560
viebayra@intnet.ne – www.viebayra.org